

ART Une monographie de L'Atelier contemporain

Käthe Kollwitz

par l'image et par sa voix

Par son travail du dessin et de la gravure, elle compte parmi les grandes artistes du XX^e siècle : Käthe Kollwitz (1867-1945) fera l'objet, cet automne, d'une rétrospective à Strasbourg. L'éditeur strasbourgeois L'Atelier contemporain lui consacre une imposante monographie.

Elle fut le témoin d'un temps d'horreur. Et en paya le prix fort. D'abord par la mort de l'un de ses deux fils, Peter, tombé dans les Flandres en octobre 1914. Puis, une génération et une guerre mondiale plus tard, par celle de son petit-fils, lui aussi prénommé Peter, tué sur le front russe en septembre 1942. Une décennie auparavant, les nazis avaient chassé Käthe Kollwitz de l'Académie des arts de Prusse où elle avait été la première femme à enseigner dès 1919.

Sans être cataloguée spécifiquement « artiste dégénérée », elle n'en sera pas moins ostracisée des lieux d'exposition. Ses sympathies appuyées pour la gauche et son pacifisme ne cadraient pas vraiment avec l'idéologie du III^e Reich.

Une artiste en ses souvenirs

De l'immense Käthe Kollwitz, dont le travail graphique est porté par une sombre expressivité et un réalisme cru, appliqué à une critique sociale pleine d'empathie pour les plus défavorisés, la Ville de Strasbourg avait acquis des œuvres du vivant de l'artiste. Avec aujourd'hui une trentaine de pièces dans ses collections, le musée d'art moderne de la capitale alsacienne se distingue dans une France où Kollwitz ne bénéficie pas encore de la notoriété qui devrait être la sienne.

La vaste rétrospective (170 œuvres) que l'institution lui consacra, dès octobre prochain, devrait contribuer à combler cette lacune. Tirant son titre d'une citation de l'artiste qui l'inscrit dans ses engagements, *Je veux agir dans ce temps*, l'exposition embrassera toutes les facettes de l'artiste : les arts graphiques, bien



Autoportrait de l'artiste daté de 1943, réalisé au fusain sur papier Ingres. National Gallery of Art de Washington.

sûr, où elle excellait, mais aussi la sculpture, technique à laquelle on l'associe moins.

À une telle actualité, l'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle (L'Atelier contemporain) apporte sa contribution. On lui doit déjà la publication d'une version incomplète du journal de Kollwitz. Avec ses 308 pages, l'ouvrage offrait un regard sur la personnalité de l'artiste comme sur son œuvre. Mais cette nouvelle monographie monte d'un cran. Entamé en 1908, de façon assez tardive puisqu'elle a déjà 41 ans, son journal (dix cahiers en toile cirée conservés aux archives de l'Académie des arts de Berlin) y est livré dans sa totalité. L'appareil iconographique est également renforcé : 200 illustrations quand l'édition précédente abordait la trajectoire de Kollwitz en 48 images.

Un récit autobiographique s'y ajoute, *Souvenirs*, dans lequel l'artiste se raconte, évoque son enfance à Königsberg, sa vocation à devenir artiste, encouragée par son père, dans une société alors peu encline à ouvrir la car-

rière des arts aux femmes. « Ma condition de fille ne l'empêcha pas de mettre toute sa volonté dans la réussite de ce projet », écrit-elle. Mais lorsqu'elle épouse le docteur Hans Kollwitz, en 1891, son père se montre moins ouvert, doutant de sa capacité à mener « deux métiers de front, mon métier d'artiste et celui de femme mariée ». Le grand bonheur de l'artiste sera, peu avant la mort du père aimé, de lui offrir les feuilles de son fabuleux cycle gravé *Les Tisserands*.

Une acuité du regard

Parce que son regard sur le monde était traversé par une empathie pour les prolétaires et les paysans pauvres, que la dénonciation de la misère sociale et le droit à la dignité guidaient son inspiration, on en a fait une artiste au bagage idéologique très marqué. On découvre sous sa plume qu'il n'en est rien. « On me prête une conscience politique avisée. J'ai pourtant beaucoup de mal à me forger une opinion et la plupart du temps je répète ce que

dit Karl. C'est franchement ridicule », écrit-elle en novembre 1918. Deux ans plus tard, elle confesse n'être plus pour « la ré-

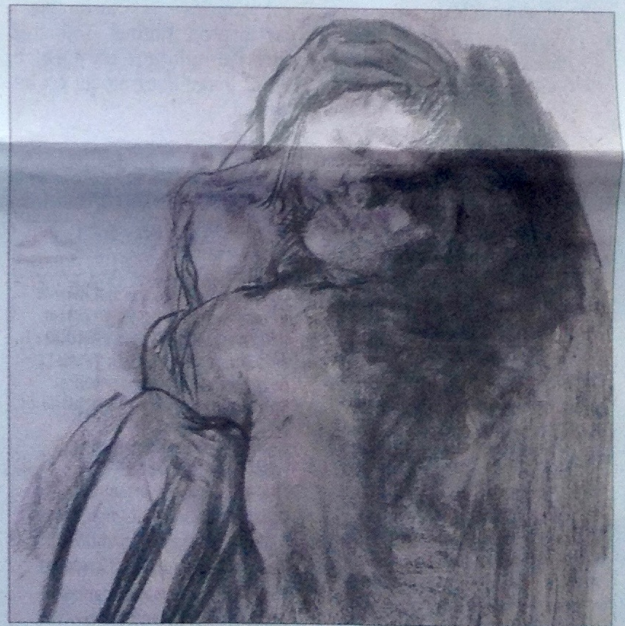
volution mais pour l'évolution ». Ce qui ne l'empêche pas de réaliser encore des affiches pour le parti communiste allemand.

Comme l'observe Jutta Bohnke, petite-fille de l'artiste et ancienne directrice du Kollwitz Museum de Cologne, dans son introduction à ce journal, ce sont « les événements de la vie de tous les jours » qui sont consignés par son aïeule sur près de quatre décennies : vie familiale, fêtes, voyages, visites à des collègues, expositions, séances de la Sécession...

Du quotidien, certes, mais avec une rigueur dans le texte. Qui lui avait fait reprendre son fils lorsque, étudiant, il écrit dans une dissertation que la neige crissait et collait sous ses pieds : « La neige ne fait jamais les deux à la fois : elle colle quand elle fond, elle crisse quand elle gèle ». De l'art de l'observation.

Serge HARTMANN

Käthe Kollwitz. Mais il faut pourtant que je travaille, chez L'Atelier contemporain, 520 pages, 35 € - disponible en librairie à partir du 10 septembre. « Je veux agir dans ce temps » : exposition au musée d'art moderne de Strasbourg du 4 octobre au 12 janvier 2020.



Femme tenant son enfant mort sur ses genoux, fusain sur papier bleu-gris. KOLLWITZ MUSEUM KÖLN